

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 5

Artikel: Variétés
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Très bon, Monsieur, » répondirent-elles d'une commune voix et avec autant de bonne grâce que le leur permettaient leurs visages de voleuses. Le hochement de tête de la petite vieille atteignit son paroxysme dans ses mouvements d'approbation.

« Je vous montrerai tantôt comment vous pourriez vous procurer un repas semblable tous les jours. Auparavant, le colonel B., l'honorable membre du parlement pour Southwark, va vous raconter quelques chose d'un grand intérêt pour vous. »

Ce que le membre du parlement dit sur la Bible, sur Christ, sur Ned Wright et sur une vie meilleure, fut tout à fait insignifiant; les voleuses, pour lesquelles, de même que pour toutes les classes inférieures, le nom d'un membre du parlement représente tout ce qu'on peut concevoir en fait de richesses et d'honneurs, écoutèrent toutes, la bouche béante et le corps penché en avant. La petite vieille approuvait de la tête et se tournait pour pousser les autres à l'imiter.

Ned Wright se leva à son tour, pour prononcer l'allocution annoncée. Il commença dans le style de la conversation, plaisantant, racontant des anecdotes tirées de sa vie; peu à peu, il prit un ton plus sérieux: sa voix, qui ressemble à un tonnerre lointain quand l'émotion l'envahit, devint plus puissante: il parut grandir et son œil étincela d'une lumière extatique, lorsqu'il parla du moment où le voile était tombé de ses yeux et où il avait senti qu'il était sauvé.

La manière de prêcher de Ned Wright est puissante comme toute sa personne. Il veut prendre le ciel d'assaut, et comme il est convaincu que tout est possible à la persévérance, il prêche, il chante et il prie, comme s'il était possédé, sans s'interrompre, semblable à un torrent sauvage de la montagne. Son vocabulaire n'est pas plus riche que celui du premier prédicateur venu, et ses idées sur Dieu, le ciel et la vie future sont tout aussi concrètes, grossières et à la longue ennuyeuses. Ce qui le distingue des autres prédicateurs de rue, c'est sa manière de parler, sa voix formidable, sa pantomime expressive; il atteint par là les cœurs plus sûrement qu'avec des mots choisis et des phrases bien arrondies.

(La fin au prochain numéro.)

Un Genevois établi depuis quelques semaines à Lausanne, trouve nos rues et nos pavés abominables. Il ne peut concevoir qu'on ait pu bâtir une ville sur un sol où l'on ne fait que monter et descendre, descendre et monter. Ses amères critiques à ce sujet provoquèrent, l'autre jour, une vive discussion dans laquelle il faisait observer qu'on aurait pu atténuer ces inconvénients en asphaltant toutes nos rues. « On monterait, on descendrait, il est vrai, disait-il, mais on ne se tordrait pas les pieds entre vos affreux pavés. »

Un Lausannois lui fit remarquer que la chose était impraticable, et que si nos rues en pente étaient asphaltées, elles deviendraient, pour les gens et pour les bêtes, un véritable casse-cou.

Eh bien! répliqua le Genevois triomphant, la chose est des plus simples: qu'on asphalté les rues qui montent et qu'on pave les rues qui descendent!

Avis à l'autorité municipale.

Variété.

L'HORLOGE DE LA MORT

Dans le silence de la nuit, et durant les heures d'insomnie, nos oreilles sont souvent frappées par un bruit comparable à celui qui résulte d'un choc léger, rapide, répété cinq ou six fois, et que la syllabe *tac*, prononcée en même nombre, reproduit assez fidèlement.

C'est principalement dans les maisons dont la construction est de vieille date, dans les chambres boisées et lambrissées, qu'on entend le bruit que nous signalons, et qui impatiente souvent par sa monotonie.

Plusieurs personnes l'attribuent aux araignées, mais bien à tort: selon l'opinion la plus plausible, il est causé par de petits insectes appelés *vrillettes*, parce qu'ils creusent dans les meubles et les boiseries des trous analogues à ceux formés par des vrilles, qu'on nomme vulgairement *trous de vers*, et dont s'échappe une poussière blanche, qui est un débris du bois. Ces insectes font, dit-on, entendre du bruit, afin de s'appeler au temps de leurs amours. Cette cause, propre à éveiller dans l'imagination des idées riantes, en a cependant engendré de bien contraires; on a préféré y voir une allusion au travail des vers, dont nous sommes exposés à devenir la pâture dans le sépulcre, et de là provient ce nom d'*horloge de la mort*, qui excite la curiosité. Les uns citent ce son comme un avertissement de la fin inévitable qui nous attend, et le font servir de texte à des moralités banales; d'autres lui accordent une signification plus funèbre: il est, dit-on, pour celui qui l'entend, le présage d'une mort prochaine. Dès lors, il devient le sujet de ces terreurs dont on se plaît à effrayer les gens superstitieux. C'est là un de ces contes dont il est nécessaire de montrer l'absurdité, parce qu'ils ne sont pas sans danger.

Enigme.

Je suis difficile à trouver,
Et plus encore à conserver,
Les curieux pour me connaître
Avec grand soin me font la cour;
Mais mon destin me défend de paraître.
Car l'instant où je vois le jour
Est l'instant où je cesse d'être.

Une irrégularité a été commise dans l'expédition de notre précédent numéro, et nous nous sommes empressés d'expédier celui-ci à tous ceux de nos abonnés qui nous l'ont réclamé, tout en prenant des mesures pour que le fait ne se renouvelle pas.

Nous croyons devoir faire connaître aux personnes qui nous adressent des communications destinées au *Conteur*, que nous n'insérons aucun article sans en connaître la source. Tout article doit donc être signé ou accompagné d'une lettre d'envoi.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Dimanche 10 janvier.

LE MANGEUR DE FER

Grand drame en 8 actes, par Edouard Plouvier.

LES DEUX SOURDS

Vaudeville en 1 acte.

Ouverture des bureaux à 6 h. $\frac{1}{4}$; on commencera à 6 h. $\frac{3}{4}$.